

Recherches sociographiques



Jean DUBERGER, Jacques MATHIEU et Martine ROBERGE, *La radio à Québec 1920-1960*

Line Granier

Volume 40, numéro 2, 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/057285ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/057285ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Granier, L. (1999). Compte rendu de [Jean DUBERGER, Jacques MATHIEU et Martine ROBERGE, *La radio à Québec 1920-1960*]. *Recherches sociographiques*, 40(2), 353–357. <https://doi.org/10.7202/057285ar>

romaine (pourtant maintenant disponible aux chercheurs) ou même celle des Archives de l'archevêché de Québec ; d'utiliser pour le « contexte » historique des auteurs dépassés comme R. DE MARMANDE (1911), Walter A. RIDDELL (1916) et Robert RUMILLY (1940-1967), ou des ouvrages de référence tels que le *Dictionnaire général* de Louis-Marie-Cyprien LE JEUNE (1931) au lieu du *Dictionnaire biographique du Canada* ; ou encore de mélanger dans sa bibliographie les sources primaires et la littérature secondaire.

Pourtant, ces remarques ne minent pas la valeur de l'ouvrage. Hébert nous donne plus de précisions que les plus récentes synthèses à notre disposition, telles *La vie littéraire au Québec* dirigée par Maurice LEMIRE et Denis SAINT-JACQUES (synthèse qui pour l'instant ne dépasse pas 1869), curieusement jamais mentionnée, ou *L'histoire du catholicisme québécois* dirigé par Nive VOISINE, au contraire amplement citée. Il nous offre aussi un répertoire très soigné et utile des mandements, circulaires et lettres pastorales des évêques, rédigé par Marie-Pier Luneau (p. 182-221), et un index des œuvres fort utile (p. 284-290).

À partir de sa documentation, Hébert arrive à des conclusions assez originales. Contrairement aux clichés, il soutient que le XIX^e siècle « ne représente pas [...] l'âge d'or du clergé » (p. 173). Jusqu'aux années 1840, le pouvoir de censure de l'Église était très faible « même contre ses ouailles » (p. 53). Plus tard, le pouvoir de « crucifier les livres » (comme le dit le sous-titre) était encore limité même sous les évêques de Bourget, Édouard-Charles Fabre et Louis-Joseph-Napoléon-Paul Bruchési (ce dernier étant « un évêque qui semble tirer sur tout ce qui bouge » [p. 135]), en raison surtout d'un « manque d'unanimité chez le clergé même » (p. 123). La nouvelle efficacité du pouvoir de censure de l'Église date donc de 1896 et coïncide avec la condamnation du livre de David et le début d'une action tout à fait prescriptive. Nous attendons maintenant avec impatience de lire le numéro spécial de *Voix et images* sous la direction d'Hébert sur l'époque suivante, 1920-1960.

Luca CODIGNOLA

Centre de recherche en études canadiennes,
Universita di Genova.

Jean DUBERGER, Jacques MATHIEU et Martine ROBERGE, *La Radio à Québec 1920-1960*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1997, 298 p. (Laboratoire d'ethnologie urbaine.)

À l'époque où la télévision s'imposait comme le médium d'information et de divertissement de prédilection des populations nord-américaines, d'aucuns avaient prédit sinon la disparition de la radio, à tout le moins la diminution du pouvoir social et culturel qu'elle avait rapidement acquis. Environ trois quarts de siècle après son avènement, alors que c'est au tour de l'informatique personnelle et du multimédia de transformer les pratiques culturelles d'une portion sans cesse

croissante de la population et d'offrir une concurrence de plus en plus sérieuse au « petit écran » comme pivot des loisirs domestiques, force est de constater que si la radio a perdu une part du leadership qu'elle a assumé à ses débuts, elle demeure une composante incontournable du paysage communicationnel et médiatique contemporain. Elle reste partie prenante des routines quotidiennes dans de nombreux foyers et constitue un milieu de vie et de formation pour de nombreux artisans et professionnels ; en plus de représenter un élément central de l'univers sonore de combien de lieux de travail et d'espaces publics variés, il s'agit d'une importante industrie culturelle qui offre notamment une présence réconfortante à de multiples personnes seules. Comme certains d'entre nous ont été forcés de le constater encore récemment, la radio permet aussi parfois de maintenir un lien ultime avec le reste du monde lorsque s'abat quelque catastrophe naturelle qui, à l'instar d'une tempête de verglas, rend caducs les autres médias d'information.

En dépit de son omniprésence, de sa longévité et de la variété des investissements tant affectifs, intellectuels, ludiques que commerciaux dont elle fait l'objet, la radio reste largement méconnue, si ce n'est sous-estimée. Au Québec notamment, elle est sans contredit l'un des parents pauvres des études portant sur les phénomènes communicationnels, toutes disciplines confondues. Plus souvent qu'autrement, c'est par sujet interposé, si je peux dire, que les chercheurs l'abordent. Ainsi, la radio se trouve au cœur de travaux consacrés à l'industrie musicale dont elle constitue l'un des rouages promotionnels centraux, aux pratiques liées à l'information dont elle est l'un des lieux de production et de diffusion névralgiques, ainsi qu'aux politiques publiques de communication dont elle s'est révélée l'un des premiers laboratoires au Canada ou encore à certains genres littéraires et télévisuels dont elle a été le berceau.

Dans ce contexte, la publication du livre de DuBerger, Mathieu et Roberge mérite d'être soulignée, d'autant qu'il aborde le phénomène radiophonique dans sa singularité et sa complexité propres. Fruit d'une démarche historique d'inspiration ethnologique, il vise à rendre compte de ce qu'était la radio à ses heures de gloire, d'après le souvenir des acteurs sociaux concernés. L'ouvrage est consacré à la radiophonie en tant que témoin et acteur des transformations sociales et culturelles qui ont marqué les milieux qui l'ont vu naître et s'imposer comme technologie de la communication dite de masse. Plutôt que de proposer des « belles années » de la radio une image générale qui risquerait d'en décrire les propriétés et les fonctions inhérentes comme si elles étaient immuables et universelles, les auteurs présentent le portrait d'un univers radiophonique donné dans ce qu'il a d'irréremédiablement contextuel. L'articulation sociohistorique dépeinte est la radio créée, vécue et écoutée dans la ville de Québec entre 1920 et 1960, terrain choisi pour interroger l'apport particulier de ce média, de ses artisans, de ses programmes et de ses auditeurs et auditrices au processus de modernisation qui a non seulement modulé le développement de la province dans son ensemble, mais a singulièrement transformé la vieille capitale – y compris ses rapports avec la métropole que devint Montréal.

Selon la thèse centrale, en provoquant une rupture technologique dans l'instrumentation de la communication, ainsi marquée du sceau du direct et de

l'instantané et devenue simultanément personnalisée et collective, la radio aurait produit une « véritable révolution culturelle » en rendant possible l'émergence d'une parole publique populaire qui concurrence en les défiant les discours d'autorité des élites locales, soient-elles religieuses, politiques ou économiques. Cette thèse est brièvement exposée en introduction (et au dernier chapitre) mais ne fait l'objet d'aucune élaboration conceptuelle, pas plus d'ailleurs que le modèle linéaire classique de la communication de masse (transmission d'un message d'un émetteur à un récepteur) adopté par les auteurs. Quoique l'ouvrage n'ait pas d'abord et avant tout de visée théorique, il est dommage à mon avis que ces propositions n'aient pas été davantage étayées, d'autant que les postulats sur lesquels elles reposent et les concepts qu'elles mobilisent ne sont pas aussi évidents ou incontestables que les auteurs semblent le suggérer. Par exemple, on peut lire dans les premières pages que « l'apparition de la radio illustre un phénomène de masse incomparable tout à fait novateur dans l'histoire de l'humanité. En réalité, c'est la réaction, ou mieux, la séduction des auditeurs et des auditrices qui a créé la magie des ondes » (p. 12). D'une part, il est aisé de remettre en question le caractère incomparable ici conféré à la radio en invoquant, par exemple, le processus similaire de « séduction » des lecteurs ou des téléspectateurs en cause dans l'émergence et la popularisation de l'édition et de la télévision, respectivement. D'autre part, sans mettre en doute l'apport indéniable des auditeurs à la consécration de la radio comme phénomène culturel, il est difficile de ne pas interroger le statut qui leur est ici accordé. En effet, comme plusieurs études récentes en communication l'ont démontré, l'univocité de la catégorie ne rend pas justice à l'hétérogénéité effective des activités, des usages et des comportements qui définissent l'« auditoire » et ses membres. Qui plus est, pas plus que le « texte » radiophonique, l'« auditeur » n'a d'existence autonome ou de propriétés stables définies *a priori* – le rapport d'un auditeur ou d'une auditrice avec un texte radiophonique donné n'étant pas une rencontre abstraite entre deux entités closes, aux propriétés fixes, indépendantes les unes des autres, mais le fait d'une relation au sein de laquelle « texte » et « auditeur » sont produits réciproquement.

Si l'élaboration conceptuelle de la ligne directrice du livre fait quelque peu défaut, le développement empirique auquel il donne cours, lui, est fort éloquent. Le cœur du livre consiste en une synthèse des propres recueillis auprès d'une vingtaine d'auditeurs et d'auditrices ainsi qu'autant d'hommes et de femmes ayant travaillé, à un titre ou à un autre, dans l'une ou l'autre des stations de radio de la ville de Québec au cours de la période à l'étude. S'ajoutent au corpus central les propos de résidents de la ville de Québec qui, dans des récits de vie, ont évoqué diverses facettes de l'univers radiophonique de l'époque ou certains événements marquant couverts par la radio locale. Une large place est réservée à ces témoignages dont d'importants extraits sont reproduits en marges. Combinés aux multiples photos et autres documents d'archives qui agrémentent le texte, ils participent à concrétiser, voire à donner vie à l'ambiance, au milieu et au climat particuliers que les auteurs cherchent à reconstituer. La narration que ces derniers élaborent prend la forme d'une description dense et fort détaillée de quatre facettes de la radiophonie québécoise d'avant les années soixante : son implantation matérielle, ses agents de

production, son produit sonore et son articulation à la vie quotidienne des Québécois et Québécoises au foyer.

Sous le titre « La magie des ondes », le premier chapitre dépeint les débuts de la radio dans la vieille capitale, l'attrait de quelques pionniers pour une nouvelle technologie qu'ils ont apprivoisée à grand renfort de tâtonnements et de débrouillardise, la création des premières stations, leur design technique ainsi que leur localisation géographique et leur aménagement spatial. Cette section est aussi originale qu'intéressante du fait qu'en suivant à la trace la petite histoire des trois principales stations qui ont vu le jour dans cette section de Québec appelée « la vieille ville », les auteurs incitent notamment à réfléchir sur les liens entre le développement urbain, les modes d'occupation de l'espace, l'organisation matérielle du travail et les pratiques culturelles en émergence. « Les artisans de la radio » est l'intitulé du second chapitre où, à tour de rôle, sont visitées les différentes composantes humaines de la radiophonie de l'époque ; on y évoque tant l'embauche et la formation du personnel et la division des tâches qui avait alors cours, que les conditions qui régnaient dans des stations devenues à la fois milieu de travail et milieu de vie. Suit le plus long chapitre, « Le message radiophonique », au sein duquel sont minutieusement décrits les différents types d'émissions – jeux, sketches, concours, émissions éducatives, radio-théâtres, radio-romans, sports, etc. – qui ont été produites et mises en ondes. De l'avis des auteurs, de tels contenus et les stratégies de programmation auxquelles présidaient leur conception et leur réalisation témoignent du fait que la radio a été à l'écoute de ses auditeurs ; pour ma part, j'ai tendance à penser qu'ils attestent éloquemment des pratiques et instruments variés de valorisation par lesquels les différentes agences constitutives d'une industrie radiophonique en plein essor ont participé à construire (plutôt qu'à refléter) leurs auditoires, contribuant ainsi à définir les goûts, les attitudes, les intérêts et les comportements particuliers qui, progressivement, ont été institués comme étant caractéristiques de la radio et de ses publics. Enfin, le chapitre de clôture aborde « La radio dans l'univers domestique ». Y est présentée l'entrée de la « boîte parlante » dans les foyers de la vieille capitale, une entrée visiblement remarquée puisque de nombreuses personnes se souviennent avec précision de la date, du lieu et du prix d'achat, de l'apparence, de la position dans le salon et de la marque de commerce du (et plus tard, des) poste(s). C'est dans ce chapitre que les auteurs marquent le plus explicitement de leur présence et de leur propre point de vue d'analyste la narration historique, alors qu'ils discutent de l'effet de la radio sur la vie des gens et des rôles qu'elle a occupés (une discussion qui s'inscrit en droite ligne dans les problématiques fonctionnalistes conventionnelles sur l'influence des médias) pour défendre leur thèse, soit l'émergence d'une révolution culturelle par et pour le peuple, dont la radio de Québec aurait été l'instrument – thèse sur laquelle je conserve plusieurs réserves, même au terme d'une lecture enrichissante et stimulante.

Ceux et celles qui s'intéressent notamment à l'histoire des médias, au développement des pratiques culturelles et, bien entendu, à la genèse de la radio à Québec ou au Québec liront comme moi avec plaisir et intérêt cet ouvrage au style vivant, empreint de simplicité. Par l'entremise de la synthèse que proposent les auteurs ou même par les témoignages des artisans ou des citoyens interrogés, on

comprend mieux l'engouement qu'a suscité la radio, devenue en quelques décennies l'une des médiations clés de la vie sociale, culturelle et politique d'une ville, sinon d'une province en voie d'intenses transformations. A-t-elle pour autant été l'instigatrice d'une « révolution culturelle » ? Ce sera aux lecteurs d'en juger. Un livre donc que je recommande pour la richesse de ses descriptions, son approche contextualisée de la radio et son souci de mettre en lumière la multiplicité des facettes d'un des univers médiatiques qu'on gagne à découvrir.

Line GRENIER

*Département de communication,
Université de Montréal.*

Guy SIOUI DURAND, *L'art comme alternative. Réseaux et pratiques d'art parallèle au Québec (1976-1996)*, Québec, Intervention, 1997, 466 p.

En 1997, Guy Sioui Durand publiait un ouvrage sur les pratiques d'art parallèle qui ont marqué l'art contemporain du Québec depuis les vingt dernières années. *L'art comme alternative. Réseaux et pratiques d'art parallèle au Québec (1976-1996)* est le premier ouvrage traitant de cette catégorie de la production artistique d'un point de vue sociohistorique. Guy Sioui Durand est à la fois un observateur et un membre à part entière du monde de l'art parallèle. Cette double position est manifeste dans le livre, car il jette sur ce milieu artistique le regard lucide du chercheur qui ne s'est pas défilé de l'enthousiasme de l'acteur. Les qualités de ce livre relèvent de ce double statut de son auteur qui, grâce à sa présence active dans le monde de l'art parallèle, a amassé une documentation impressionnante sur les œuvres et les modes d'organisation de ce réseau culturel et sur laquelle il a appuyé son étude.

Le point de vue de la sociologie-critique lui a permis de discerner les ambivalences qui caractérisent tant la production que la diffusion de l'art parallèle depuis les vingt dernières années. Ainsi, en rassemblant des éléments de la réflexion critique sur la culture de Marcel RIOUX, Fernand DUMONT et Michel FREITAG, Guy Sioui Durand pose pertinemment que les pratiques d'art parallèle, tout en résultant d'un projet à visée émancipatrice, ne sont pas à l'abri de l'institutionnalisation de la culture et de la postmodernité modelée par la culture du moi et la rationalité technocratique.

Il souligne qu'au moment de son émergence l'art parallèle s'est posé en opposition à l'institution artistique formée par les musées et les galeries marchandes en choisissant la rue, les événements artistiques ou les centres d'artistes autogérés comme lieux de diffusion. Ainsi, en rupture avec le monde officiel de l'art et son fonctionnement hiérarchique, l'art parallèle s'est tourné vers les principes de l'autodétermination communautaire et de l'autogestion des canaux de création et de diffusion et s'est organisé en réseaux. Il a été, de cette manière, porteur d'une utopie